Document generated on 05/09/2025 9:02 a.m.

Anthropologie et Sociétés

Maurice Godelier, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*. Paris, Albin Michel, collection Bibliothèque Idées, 2007, 393 p., notes, bibliogr., index.

Nassima Dris

Volume 32, Number 1-2, 2008

Mondes socialistes et [post]socialistes
Socialist and [Post]Socialist Worlds
Mundos socialistas y (post-)socialistas

URI: https://id.erudit.org/iderudit/018898ar
DOI: https://doi.org/10.7202/018898ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dris, N. (2008). Review of [Maurice Godelier, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*. Paris, Albin Michel, collection Bibliothèque Idées, 2007, 393 p., notes, bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *32*(1-2), 280–282. https://doi.org/10.7202/018898ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Références

SCHRIFT A. D., 1997, *The logic of the Gift*. New York et Londres, Routledge.

SIMMEL G., 1987, *La philosophie de l'argent*. Paris, Presses Universitaires de France.

Mouloud Boukala
Centre de recherches et d'études en anthropologie – CREA
Université Lumière-Lyon 2, Lyon, France

Maurice GODELIER, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*. Paris, Albin Michel, collection Bibliothèque Idées, 2007, 393 p., notes, bibliogr., index.

Dans cet ouvrage majeur, Maurice Godelier nous livre une analyse réflexive sur sa discipline en expliquant combien il est urgent pour les sciences humaines et sociales, et en particulier l'anthropologie, de se doter d'une « conscience réflexive et critique » pour inventer de nouvelles manières de les pratiquer. L'usage de l'anthropologie comme arme de guerre au service de la domination des populations n'a pas disparu, en témoigne l'expédition récente d'« anthropologues embarqués » du programme « Human Terrain System », dont la mission est « d'améliorer la capacité des militaires à comprendre l'environnement socioculturel en Irak et en Afghanistan »[1]. Si l'anthropologie comme les autres sciences humaines et sociales traverse une période de transition, marquée par une analyse critique de ses méthodes, de ses concepts, de ses limites et de l'obligation d'une plus grande rigueur analytique, cette situation contribue à sa déconstruction pour une reconstruction plus à même de répondre aux nouvelles exigences d'un monde globalisé. Il ne s'agit pas de discuter la pertinence des sciences sociales, celle-ci étant indéniable, mais de proposer de nouvelles démarches et de renouveler les méthodes d'approche.

Les chercheurs en sciences humaines et sociales se doivent de tenir compte du processus de globalisation dont la conséquence immédiate est la soumission des États et des sociétés locales à un « supercapitalisme hyperconcurrentiel » (Reich 2008). Pour exister et se reproduire, les États et les sociétés locales sont sommés de s'insérer dans l'économie marchande capitaliste. Paradoxalement, on observe sur le plan politique une multiplication de nouveaux États-nations qui s'accompagne de la réaffirmation de multiples identités locales, ethniques, religieuses. Le contexte de globalisation a favorisé, d'une part, la redécouverte ou la réinvention des traditions locales et, d'autre part, l'émergence de compétences nouvelles sur le plan de la recherche plus à même de comprendre et d'expliquer les réalités locales. L'anthropologie « occidentale » n'est plus seule sur « son terrain », des voix s'élèvent pour contester à la sociologie, à l'économie et autres sciences sociales, leurs capacités à comprendre les façons de penser et d'agir des sociétés non occidentales. Ces voix provenant des sociétés devenues indépendantes revendiquent le droit d'étudier elles-mêmes leurs traditions retrouvées ou réinventées, et de proposer leur propre interprétation de leur histoire, de leur culture et de leur société (p. 28). Ces déconstructions prometteuses participent à l'expression d'un savoir plus rigoureux et plus complet sur la diversité et la complexité des réalités sociales.

---

1. Voir le site La vie des idées de Julien Bonhomme, « Anthropologues embarqués » (www.laviedesidées.fr).

S'il est clairement reconnu qu'aucun groupe ou aucun individu ne peut se définir que par rapport à d'autres individus et d'autres groupes, il est utile de rappeler comme le fait brillamment l'auteur, que cela vaut aussi pour les identités. Aucune identité n'est fermée sur elle-même et sa réalisation se trouve dans les rapports qu'elle entretient avec d'autres cultures. M. Godelier soutient avec pertinence l'idée selon laquelle les « sociétés ne peuvent être pensées ni analysées comme des totalités closes, des ensembles finis de rapports sociaux localisés, inaltérables, des totalités murées sur elles-mêmes par leur identité particulière et peuplées d'individus partageant les mêmes représentations et les mêmes valeurs, incapables d'agir sur eux-mêmes ni sur les rapports qu'ils entretiennent entre eux et avec la nature » (p. 26). Il en est de même de la construction des connaissances et du rapport de l'anthropologue à son objet. Aucun anthropologue ne saurait comprendre tous les aspects de la vie d'une société locale à l'aide de ses seuls outils d'analyse (p. 27). Le croisement des méthodes et des outils dans un cadre interdisciplinaire est indispensable, car il n'invalide en rien la légitimité de l'approche spécifique, qu'elle soit anthropologique, sociologique ou autre.

Fort de son expérience de terrain et de ses nombreux ouvrages reconnus et discutés dans de nombreux pays, Maurice Godelier a exploré plusieurs domaines fondamentaux à savoir la part de l'imaginaire dans les rapports sociaux, la distinction entre l'imaginaire et le symbolique, « l'énigme du don », etc. Il se livre dans son dernier ouvrage à la déconstruction de « quelques vérités anthropologiques réputées éternelles » qu'il a lui-même soutenues et qu'il « retricote » en six chapitres :

- Les sociétés ne sont pas fondées sur l'échange mais dans chaque société, il y a des choses que l'on donne, des choses que l'on vend, et celles qu'il ne faut ni vendre ni donner mais garder pour les transmettre ;
- Les sociétés n'ont jamais été fondées sur la famille ou sur la parenté ;
- Les hommes et les femmes ne produisent pas des enfants en s'unissant sexuellement, car il faut toujours plus qu'un homme et une femme pour faire un enfant ;
- La sexualité humaine est fondamentalement a-sociale ;
- Comment un individu se constitue en sujet social ;
- Comment des groupes humains se constituent en société.

L'auteur conclut par « l'éloge des sciences sociales » dont le fondement est de « mettre à jour ce qui n'est pas dit, faire apparaître les raisons d'agir ou de ne pas agir laissées dans l'ombre, réunir et analyser ensuite tous ces faits pour en découvrir les raisons, c'est-à-dire les enjeux pour les acteurs eux-mêmes dans la production de leur existence sociale » (p. 227).

Cet ouvrage renouvelle le regard critique porté sur les sciences humaines et sociales, notamment sur l'anthropologie et ses méthodes. Son intérêt réside, dans la pertinence des analyses, la richesse des références bibliographiques (26 pages), des notes de bas de pages, la diversité des exemples historiques et contemporains. Il repose aussi sur la clarté de l'exposé, qui suscite l'intérêt de tout chercheur en sciences sociales et la curiosité de tout lecteur n'ayant aucun lien avec l'anthropologie.

Référence

Reich R., 2008, Supercapitalisme. Le choc entre le système économique émergent et la démocratie. Paris, Vuibert.

Nassima Dris
Groupe de Recherche Innovations et Sociétés
Université de Rouen, France

Marc Abélès, *Anthropologie de la globalisation*. Paris, Payot, 2008, 280 p., bibliogr.

Selon Abélès, le concept de globalisation est plus pertinent que celui de mondialisation pour analyser les changements radicaux apparus au cours des dernières décennies du XXe siècle. Cette position de départ lui donne l'occasion de revenir sur la critique souvent faite à l'anthropologie d'être la discipline des sciences sociales la moins engagée dans l'analyse de l'ampleur et de l'intensité des mutations sociales à l'échelle planétaire. Et pourtant, insiste-t-il, les approches théoriques et méthodologiques de l'anthropologie s'avèrent non seulement utiles pour appréhender la globalisation, mais elles constituent même un atout majeur dans l'interprétation de réalités sociales et culturelles de plus en plus complexes. D'où l'intérêt de mieux saisir ce qu'est la globalisation, du moins certains de ses éléments centraux, et de situer l'apport de l'anthropologie dans cette analyse.

Dans un premier temps, Abélès revient, entre autres, sur l'intérêt d'utiliser le concept de globalisation, ainsi que sur les débats qui entourent les multiples réalités associées à ce phénomène. Les uns diront en effet que le concept ne fait que mettre la mondialisation et l'internationalisation économiques, présentes dans le monde depuis quelques siècles, au goût du jour d'une économie néolibérale en pleine expansion. Les autres insisteront au contraire sur les effets inédits engendrés par le déploiement accéléré de l'économie capitaliste. Ces analyses campent deux positions irréconciliables entre, d'une part, les tenants d'une homogénéisation inéluctable des comportements sociaux devant le raz-de-marée du néolibéralisme : une macdonaldisation de la planète et, d'autre part, les défenseurs du renforcement des identités nationales et culturelles, de la multiplication des lieux de résistance du local face au global. Aujourd'hui, comme hier sous le joug colonial, des populations s'adaptent ou résistent aux différentes manifestations de la globalisation. En faisant des réalités locales le sujet central de leurs analyses, les anthropologues rappellent que la globalisation ne saurait être limitée à la mondialisation de l'économie. Elle est autant et peut-être même surtout politique et culturelle.

Pour mieux cerner les expressions de la diversité culturelle, les anthropologues ont développé des outils méthodologiques, le terrain et l'observation participante. Longtemps considérés comme les fondements de la démarche anthropologique, ces pratiques ont néanmoins fait l'objet de divers débats au sein de la discipline, particulièrement dans le contexte d'un monde de plus en plus globalisé. Abélès propose, dans un deuxième temps, une brève synthèse de ces différentes tendances, enjoint ses collègues de prendre acte des transformations radicales à l'échelle planétaire et de « revenir sur les conditions intellectuelles et politiques de production de ce qu'on a trop vite résumé par les vocables "terrain" et "observation participante" » (p. 101).